

VI

Quand le marquis de Cristoforo di Gumpelino retira son nez de la mer Rouge comme le défunt roi Pharaon, son visage étincelait d'une sueur de satisfaction. Profondément ému, il promit à la signora de la conduire à Bologne dans sa voiture aussitôt qu'elle pourrait s'asseoir. Il fut convenu en outre que le professeur se rendrait d'avance dans cette ville; mais que Bartolo irait avec la voiture du marquis, sur le siège de laquelle il serait très-bien, et pourrait tenir le petit chien, et qu'enfin on serait rendu au bout de quinze jours à Florence, où signora Francesca, qui devait partir avec lady Mathilde pour Pise, aurait eu le temps de revenir. Pendant que le marchese supputait sur ses doigts les frais du voyage, il bourdonnait en apparence le *Di tanti palpiti*. Signora, de son côté, jetait les roulades les plus éclatantes, et le professeur parcourait comme un ouragan, à pleine main, les cordes de sa guitare, en chantant des paroles si brûlantes que la sueur lui coulait du front et les larmes des yeux, lesquelles se réunissaient en un seul cours d'eau dans les ravins de son visage. Au milieu des chants et des sons, la porte de la chambre voisine

fut tout d'un coup ouverte ou plutôt enfoncée, et au milieu de nous bondit un être...

O vous, muses de l'ancien monde et du monde nouveau, vous-mêmes muses n'en encore découvertes ! vous qui ne devez être adorées que par les générations futures, et que j'ai pressenties depuis longtemps dans les bois et sur la mer, donnez-moi, je vous en conjure, des couleurs pour peindre l'être qui est, après la vertu, la plus belle chose de cet univers. La vertu, cela va sans dire, est la première de toutes les belles choses ; le Créateur la para de tant de charmes, qu'il sembla qu'il ne pouvait rien produire de plus admirable, mais il rassembla encore ses moyens, et, dans un moment propice, il créa signora Francesca, la belle danseuse, le plus grand chef-d'œuvre qu'il ait produit depuis l'enfantement de la vertu, chef-d'œuvre dans lequel il ne s'est pas répété le moins du monde, comme les maîtres terrestres dont les derniers ouvrages apparaissent avec des beautés empruntées aux premiers... — Non ; signora Francesca est une création tout originale ; elle n'a pas la moindre ressemblance avec la vertu, et il est des connaisseurs qui la trouvent tout aussi belle, et ne reconnaissent à celle-ci que l'avantage de l'ancienneté. Mais est-ce donc un grand défaut pour une danseuse d'être trop jeune de quelques six mille ans ?

Je la vois encore, arrivant, par la porte brusquement ouverte, d'un bond au milieu de la chambre, faisant aussitôt une pirouette interminable, puis se jetant de

toute sa longueur sur le sofa, se mettant les mains sur les yeux, et s'écriant hors d'haleine : — Ah ! que je suis fatiguée de dormir ! Alors s'approche le marquis, lequel lui débite une longue harangue dans un ton ironiquement empesé et respectueux, qui contraste d'une façon singulière avec sa fade sensiblerie ordinaire, et plus encore avec cette transition brusque à un langage positif, concis et laconique que je lui connaissais, quand un souvenir soudain le rappelait à ses affaires mercantiles. Cependant le ton avec lequel parlait à présent le marquis n'avait rien de faux ; il s'était peut-être formé naturellement en lui précisément parce que cet homme manquait de la hardiesse suffisante pour annoncer du premier coup une supériorité à laquelle il se croyait droit par l'argent et par l'esprit, et qu'il cherchait lâchement à masquer sous l'expression de l'humilité la plus exagérée. Son large sourire avait, en pareille occasion, quelque chose de désagréablement comique, et l'on restait incertain si l'on devait le souffleter ou l'applaudir. Ce fut donc ainsi qu'il présenta son compliment matinal à Francesca, qui, encore à demi endormie, l'écouta à peine ; et lorsqu'il demanda la permission de lui baiser les pieds, ou tout au moins le pied gauche, et qu'il déploya, à cet effet, avec grand soin son mouchoir de soie jaune, sur lequel il s'agenouilla, elle lui tendit indifféremment son pied gauche, qui était chaussé d'un charmant soulier rouge, tandis qu'elle portait un soulier bleu au droit, piquante coquetterie qui

faisait encore mieux ressortir la cambrure mignonne de ces jolis pieds. Quand le marquis eut respectueusement baisé ce petit pied, il se leva en soupirant un : Doux Jésus ! et demanda la permission de me présenter comme son ami, ce qui lui fut également accordé en baillant. Il daigna alors ne pas tarir en éloges sur mes excellentes qualités, et jura, foi de gentilhomme, que j'avais chanté en perfection l'amour malheureux.

Je demandai aussi à la dame la permission de lui baiser le pied gauche, et dans le moment où cet honneur me fut accordé, elle s'éveilla comme d'une longue rêverie, se pencha en souriant vers moi, me considéra avec de grands yeux étonnés, s'élança gaiement au milieu de la chambre, et fit encore une interminable pirouette. Je sentais merveilleusement mon cœur tourner avec elle, au point d'en avoir le vertige. En ce moment, le professeur pinça gaiement les cordes de sa guitare, et chanta :

La plus célèbre cantatrice
De moi fit bientôt, par caprice,
Un simulacre de mari :
Ahi ! povero Calpigi !
Mes fureurs, ni mes jalousies,
N'arrêtant point ses fantaisies,
J'étais chez moi comme un zéro :
Ahi ! Calpigi povero !

Je résolus, pour m'en défaire,
De la vendre à certain corsaire,
Exprès passé de Tripoli

Ah! bravo, caro Calpigi!
Le jour venu, le traître d'homme,
Au lieu de me compter la somme,
M'enchaîne au pied de leur châlit:
Ahi! povero Calpigi!

Francesca m'observa encore une fois d'un air scrutateur et pénétrant de la tête aux pieds, puis elle remercia d'un air satisfait le marquis, comme si j'eusse été un cadeau qu'il lui eût apporté par galanterie. Elle trouva peu à redire: seulement mes cheveux étaient trop châtain clair: elle les aurait voulu plus foncés, comme ceux de l'abbate Cecco. Elle trouva aussi mes yeux petits et plus verts que bleus. Je devais en revanche, cher lecteur, faire parade à l'égard de la signora Francesca d'une semblable habileté de maquignon; mais je n'ai rien à reprendre à cette véritable figure de Grâce. Son visage avait les proportions toutes célestes qu'on trouve dans les statues grecques; le front et le nez descendaient en une seule ligne droite; le nez, admirablement taillé, se terminait en angle droit; l'espace était merveilleusement court du nez à la bouche, dont les lèvres se rapprochaient à peine à chaque coin; un sourire rêveur les réunissait et semblait compléter cette charmante lacune. Au-dessous de la bouche s'arrondissait un délicieux menton; et le cou!... Ah! lecteur coliet-monté, j'irais trop loin. Et puis, dans cette description inaugurale, je n'aurais pas le droit de parler de ces deux fleurs silencieuses qui s'épanouirent comme de

blanches poésies, quand la signora détacha les deux boutons d'argent qui fermaient, sur sa poitrine, sa robe de soie noire... Cher lecteur, remontons à la description du visage, dont j'aurai à dire, par forme de *post-scriptum*, qu'il était clair et pâle jaune comme l'ambre, qu'il recevait de la chevelure noire qui couvrait les tempes en ovales lisses et brillants, une forme ronde enfantine, et que deux yeux noirs, pleins de clartés soudaines, l'éclairaient comme d'une lumière magique.

Tu vois, cher lecteur, que je voudrais bien te donner une profonde description locale de mon bonheur, et, à l'exemple des autres voyageurs, qui joignent à leurs ouvrages des cartes spéciales des lieux historiques ou d'une importance quelconque, j'aurais bien eu envie de faire graver dans mon livre le portrait de Francesca. Mais, hélas! à quoi sert la copie morte des contours, quand il s'agit de formes dont le divin attrait consiste dans leur mobilité vivante? C'est là ce que le meilleur peintre ne peut nous faire voir; car la peinture n'est qu'un plat mensonge, après tout. Le sculpteur peut davantage. Avec l'éclairage mobile d'un flambeau, il nous est possible de nous figurer en quelque sorte un mouvement dans ces formes de marbre, et la lumière, qui ne les éclaire que d'un jour extérieur, semble pourtant les animer au dedans. Oui, il est une statue qui peut te donner en marbre, cher lecteur, l'idée de la beauté de Francesca, et cette statue est la Vénus du grand Canova, que tu trouveras dans une des dernières

salles du palais Pitti à Florence. Je pense souvent aujourd'hui à cette statue, et maintes fois je rêve qu'elle est dans mes bras, qu'elle s'anime peu à peu, et murmure à mon oreille avec la voix de Francesca. C'était le son de cette voix qui donnait à chacune de ses paroles le sens le plus aimable, le plus infini : si je voulais te rapporter ces paroles, ce ne serait qu'un herbier de fleurs desséchées dont le parfum faisait le plus grand prix. Souvent aussi elle bondissait en l'air, et dansait pendant qu'elle parlait, et peut-être aussi que la dansée était sa langue véritable. Mais alors mon cœur dansait avec elle, et exécutait les pas les plus difficiles, et déployait un talent chorégraphique tel que je ne l'en eusse jamais soupçonné. C'est ainsi que Francesca raconta l'histoire de l'abbate Cecco, jeune garçon qu'elle avait aimé quand elle tressait encore des chapeaux de paille dans le val d'Arno, et elle m'assura que j'avais le bonheur de lui ressembler. Elle fit en même temps la pantomime la plus tendre, pressa l'un après l'autre, sur son cœur, le bout de chacun de ses doigts, sembla en puiser, avec sa main recourbée, les sentiments les plus passionnés, se jeta ensuite à pleine poitrine sur le sofa, cacha son visage dans les coussins, et, dressant derrière elle les pointes de ses pieds, les fit agir comme des marionnettes. Le pied bleu représentait l'abbate Cecco, et le rouge la pauvre Francesca; et, parodiant sa propre histoire, elle fit faire aux deux pieds amoureux de tendres adieux, et c'était chose touchante et extrava-

gante à voir que ces deux pieds qui se baisaient, et se disaient les choses les plus tendres. Et alors la folle jeune fille versa, tout en ricanant, un torrent de larmes, qui lui venait souvent du cœur plus profondément que ne l'exigeait sa situation plaisante. Elle fit aussi, dans ce comique débordement d'affliction, tenir à l'abbate Cecco un long discours, dans lequel il exaltait en métaphores pédantesques la beauté de la pauvre Francesca; et la manière dont elle aussi, la pauvre Francesca, répondait et imitait sa propre voix, avec la sentimentalité d'une époque antérieure, avait quelque chose de douloureux et de pantin, tout à la fois, qui me remuait l'âme d'une façon toute particulière : — Adieu, Cecco ! — Adieu, Francesca ! était le refrain éternel. Les deux pieds amoureux ne se voulaient pas quitter; et je fus très-satisfait, ma foi, qu'un destin inexorable les séparât enfin; car un doux pressentiment semblait me dire que c'eût été un malheur pour moi si les deux amants n'eussent jamais été désunis.

Le professeur applaudit avec un grotesque charivari de guitare, signora Letizia fit des roulades, le petit chien aboya, et le marquis et moi nous battîmes des mains comme des enragés. Francesca se leva, et s'inclina par reconnaissance.

— C'est vraiment une belle comédie, me dit-elle; mais il y a déjà longtemps qu'elle a été jouée pour la première fois, et moi-même je suis devenue bien vieille... Devinez un peu mon âge ? — Dix-huit ans, ajouta-t-elle

aussitôt sans attendre de réponse, et elle tourna dix-huit fois sur le même pied. — Et quel âge avez-vous, docteur?

— Moi, signora, je suis né la première nuit de l'an 1800.

— Je vous ai déjà dit, observa le marquis, que c'est un des premiers hommes de notre siècle.

— Et quel âge me donnez-vous? s'écria tout d'un coup signora Letizia, et, ce disant, sans penser à son costume d'Eve, que la couverture du lit avait caché jusqu'alors, elle se leva si passionnément, qu'on découvrit non-seulement la mer Rouge, mais encore toute l'Arabie, la Syrie et la Mésopotamie.

Je fis en arrière un bond d'effroi à cette vue, et balbutiai quelques lieux communs sur la difficulté de décider une pareille question, n'ayant encore vu la Signora qu'à moitié. Mais, comme elle insistait avec plus d'impatience, je lui avouai la vérité, c'est-à-dire que je ne savais pas encore calculer la différence de l'année italienne à l'année allemande.

— Cette différence est-elle donc si grande? demanda signora Letizia.

— Cela se comprend, répondis-je : comme la chaleur dilate tous les corps, il en résulte que, dans la brûlante Italie, les années sont plus longues que dans l'Allemagne, qui est froide.

Le marquis me tira mieux d'embarras, en assurant galamment que la beauté de la dame venait seulement d'arriver à sa maturité la plus éclatante. Signora,

ajouta-t-il, de même que l'orange devient d'autant plus jaune avec le temps, ainsi votre beauté acquiert, avec chaque année, plus de maturité.

La dame parut satisfaite de cette comparaison, et avoua en même temps qu'elle se sentait réellement plus mûre qu'autrefois, surtout qu'à l'époque où, étant encore si mince, elle avait paru sur le théâtre de Bologne; elle ne concevait pas aujourd'hui comment elle avait pu faire *furor* avec une pareille figure. Elle raconta alors son début dans le rôle d'Ariane, événement sur lequel elle revenait souvent, comme je le découvris plus tard, et le signor Bartolo devait toujours, en semblable occasion, déclamer les vers qu'il lui avait jetés ce jour-là sur le théâtre. C'était un bon morceau, plein d'affliction touchante sur la déloyauté de Thésée, et d'enthousiasme aveugle pour Bacchus et pour l'enivrante beauté d'Ariane. *Bella cosa!* s'écriait à chaque strophe signora Letizia, et je louai, moi aussi, les images, la versification et la conception de cette fable.

— Oui, elle est très-belle, dit le professeur, et repose sans doute sur une vérité historique: quelques auteurs nous racontent en effet expressément, qu'Onéus, prêtre de Bacchus, se maria avec l'inconsolable Ariane quand il la trouva abandonnée dans l'île de Naxos, et, comme il arrive souvent, la tradition a fait du prêtre du dieu le dieu lui-même.

Je ne pus me ranger à cet avis, vu que je penche toujours en mythologie du côté de l'interprétation philoso-

phique, et je répliquai que dans toute cette fable d'Ariane abandonnée par Thésée, et se jetant dans les bras de Bacchus, je ne voyais pas autre chose qu'une allégorie, qui signifiait que dans cette situation déplorable, elle s'était abandonnée à la boisson, hypothèse que partagent avec moi plusieurs de mes compatriotes savants. — Et vous, monsieur le marquis, vous savez sans doute que le défunt banquier Bethmann avait, dans cette hypothèse, fait éclairer sa statue d'Ariane de telle sorte qu'elle semblait avoir le nez rouge.

— Oh ! oui, Bethmann de Francfort était un grand homme ! répliqua le marquis ; mais, au même instant, quelque chose d'important parut lui trotter dans la cervelle : — Mon Dieu ! mon Dieu ! se dit-il avec un grand soupir, j'ai oublié d'écrire à Rothschild de Francfort ! Et avec un visage fort affairé, d'où tout badinage parodiste semblait complètement éclipse, il salua en abrégé, sans longue cérémonie, et promit de revenir vers le soir.

Quand il fut parti, comme je me disposais, suivant l'usage du monde, à gloser sur l'homme par l'obligeance duquel je venais de faire la plus agréable connaissance, je trouvai, à mon grand étonnement, que personne ne pouvait assez le louer, et que tous vantaient, dans les termes les plus exagérés, son enthousiasme pour le beau, ses procédés nobles et délicats et son désintéressement. Signora Francesca joignit aussi sa voix à ce concert d'éloges, mais elle avoua que son

était quelque peu inquiétant, et lui rappelait toujours la tour de Pise.

En prenant congé, je lui demandai moi aussi la faveur de baiser son pied gauche; par suite de quoi elle ôta, demi-souriante, demi-sérieuse, son soulier rouge, puis son bas, et, au moment où je m'agenouillai, elle me tendit son petit pied blanc, éclatant comme le lis, que je pressai peut-être avec plus de foi et de ferveur contre mes lèvres, que je n'eusse fait de celui du pape. Il va sans dire que je remplis aussi l'office de femme de chambre, et que j'aidai à remettre bas et soulier.

— Je suis contente de vous, dit signora Francesca, quand j'eus terminé cette affaire, où je ne m'étais guère pressé, encore que j'eusse employé mes dix doigts; je suis contente de vous, je vous ferai souvent encore remettre mes bas. Aujourd'hui vous avez baisé le pied gauche, demain vous aurez le droit. Après-demain vous pourrez déjà baiser la main gauche, et le jour d'après la droite. Conduisez-vous bien, et je vous offrirai plus tard la bouche, et ainsi de suite. Vous voyez que j'ai bonne envie de vous faire avancer, et comme vous êtes jeune, vous pouvez encore faire votre chemin dans le monde.

Et j'ai fait mon chemin dans ce monde. Soyez-m'en témoins, nuits de Toscane, toi beau ciel bleu avec tes grandes étoiles d'argent! vous, bois de lauriers sauvages, touffes mystérieuses de myrtes: et vous, nymphes des Apennins! Quand vous nous enlaciez de vos danses nuptiales, nous vous rappelions ces temps des dieux,

où n'existait pas encore le mensonge gothique, qui ne permet que des jouissances cachées et furtives, et qui cloue devant tout sentiment libre son hypocrite feuille de vigne.

Il ne fut d'ailleurs nullement besoin d'une telle feuille, car le tronc entier d'une vigne sauvage étalait ses larges pampres sur nos têtes bienheureuses.